

La littérature après 1945

La Seconde Guerre mondiale donne une extrême urgence au problème de la condition humaine et contribue à répandre d'une part la philosophie de l'absurde, d'autre part la littérature engagée, Aragon ou Éluard, hier surréalistes, chantent la Résistance et retrouvent les voies ancestrales du lyrisme. Les années 1940 sont marquées aussi par une large diffusion des thèses existentialistes, en particulier dans le théâtre, les romans et les essais de Jean-Paul Sartre. Albert Camus dépasse l'absurde par la révolte et défend la personne humaine contre tout ce qui menace de l'écraser. Le surréalisme, une fois décanté, influence de nombreux poètes et romanciers. Montherlant accède à la scène, ou se confirme le succès d'Anouilh.

Des courants nouveaux apparaissent, au théâtre avec Beckett, Ionesco et Genêt, dans le nouveau roman avec Robbe-Grillet, Butor, Claude Simon. Nathalie Sarraute. Leur tendance dominante est peut-être de pousser à l'extrême la critique de toutes les structures: le créateur en vient à poser, par son œuvre même, la question du sens et de la possibilité de l'acte créateur

Il y eut, à partir de 1950, une offensive de jeunes romanciers contre le roman existentialiste. C'étaient, entre autres, Jacques Laurent, Roger Nimier, Antoine Blondin. Ils protestaient contre les excès d'une littérature du désespoir et de l'absurde. Une fois de plus, apparaissaient, au sortir d'une morne période, des champions du roman romanesque. Giono se proposait de retrouver les valeurs de l'aventure mouvementée. La mode était aux hussards. *Le Hussard bleu* de Roger Nimier, en 1950, évoquait la présence en Allemagne d'un régiment français. *Le Hussard sur le toit* de Jean Giono retrouvait la fraîcheur et le charme d'un romanesque à la Stendhal. Mais cette réaction néo-classique a tourné court. Ce ne fut que la brillante flambée d'un instant.

Comment prétendre, en quelques pages, brosser un tableau de la production romanesque de ces quinze dernières années? On s'en voudrait d'énumérer des noms et des titres. Parviendrait-on, par-delà les frontières de l'ancien et du nouveau roman, à distinguer des courants idéologiques? Il est vrai qu'il y a, de Jean Cayrol à Paul-André Lesort, des romanciers d'inspiration chrétienne, et plus précisément, *personnaliste*; et il y a des romanciers communistes, à commencer par Aragon. Mais la loi de l'époque est un individualisme forcené. C'est à peine si l'on consent à se reconnaître des maîtres. On écrit encore des romans psychologiques. On écrit encore des romans d'aventures — fût-ce, comme Michel Morht dans *La Prison maritime*, des parodies de roman d'aventures. Beaucoup de romanciers trouvent encore dans la fiction l'occasion de vider leur sac. Mais il y a aussi grande abondance de romans qui, avec des techniques et des styles

différents, se proposent de peindre les mœurs de leur temps, d'en dénoncer les travers. A côté des romanciers tournés vers eux-mêmes, et qui, dans des romans qui ne sont que des autobiographies transposées mettent beaucoup de leur propre vie, il y a toujours les romanciers tournés vers le dehors. Mais combien d'œuvres, et souvent les plus belles, ne se rangeraient dans aucun des classements proposés! *Le Rivage des Syrtes* de Julien Gracq, est un des plus beaux livres qu'on ait écrits depuis la guerre. *La Semaine Sainte* est sans doute le chef-d'œuvre d'Aragon romancier. *L'Histoire d'un bonheur*, de Pierre-Henri Simon, est, dans une tradition moraliste et humaniste, un des beaux livres de notre temps. *Le Chaos et la Nuit* de Montherlant est avec *Les Célibataires* son roman le plus remarquable.

Après 1968, on voit se confirmer le talent de grands auteurs qui terminent leur carrière, comme Marguerite Yourcenar, Paul Morand ou Romain Gary. D'autres s'imposent déjà à l'attention ; on note la place croissante de la littérature féminine et de la revendication féministe. A côté des voies, dites traditionnelles, de l'analyse, du réalisme, de la peinture des mœurs, on observe la persistance des « expérimentateurs », la vogue de la littérature autobiographique, le « dialogue du réel et du légendaire », la tendance à puiser dans l'histoire et la biographie de nouvelles sources d'intérêt romanesque.